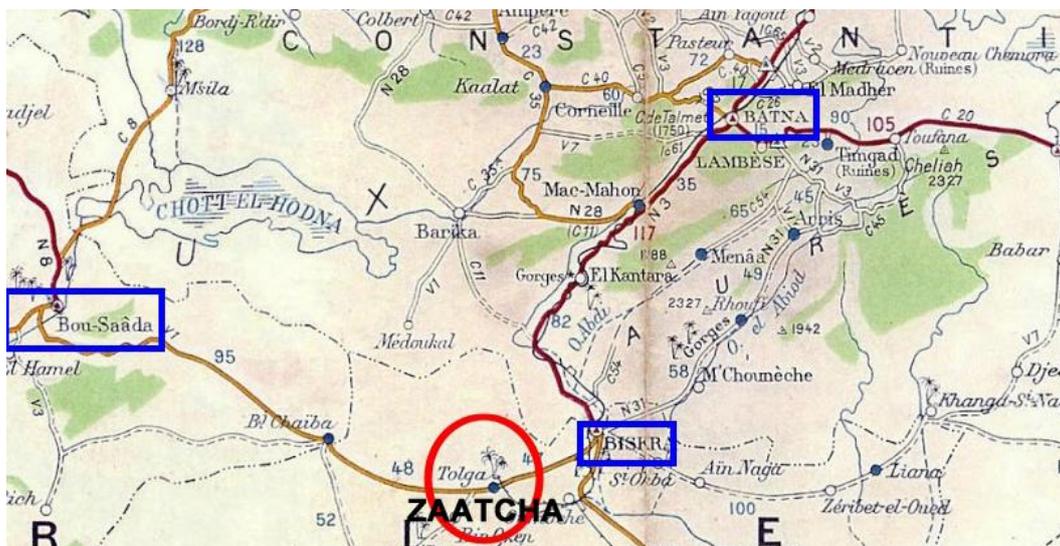


Le siège de Zaatcha(1849)



1/ Origine de l'expédition

Les nouvelles de la révolution de 1848 en France suscitent en Algérie des troubles renouvelés, notamment dans la région récemment occupée de Biskra, au sud de la province de Constantine. C'est dans le Ksar de Zaatcha à une trentaine de kilomètres de Biskra que se cristallise cette révolte, commandée par le Cheick Bouziane.

En juillet 1849, une première colonne de 2000 hommes du colonel Carbuccia (légion et bataillon d'Afrique) tente de pacifier l'oasis. Un assaut infructueux le 16 juillet se heurte à la défense de la place et les Français doivent se retirer, emportant 32 tués et 115 blessés.

Une colonne expéditionnaire est alors mise sur pied, sous le commandement du général Herbillon, commandant la province de Constantine. Elle ne peut cependant mobiliser qu'un nombre réduit de troupes (4500 hommes : le 43^e régiment d'infanterie, 2 bataillons de la légion, 400 zouaves du 1^{er} régiment, le 5^e bataillon de chasseurs, le 3^e bataillon d'Afrique, le bataillon de tirailleurs indigènes de la province de Constantine et des éléments d'artillerie et du **génie**).

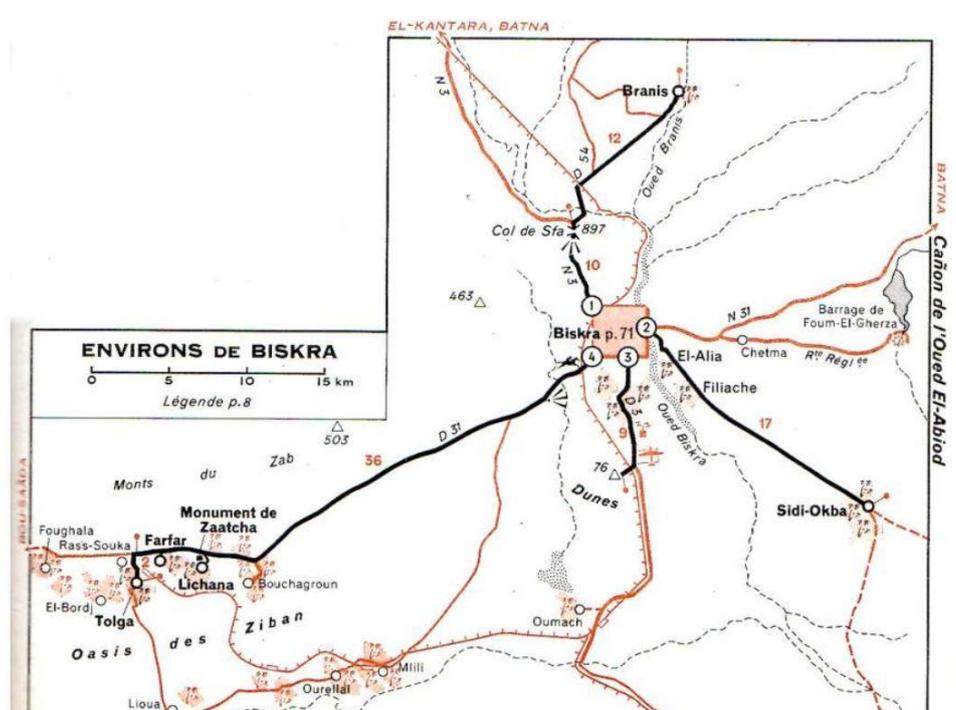
La colonne se constitue à Biskra et atteint l'oasis le 7/10/1849. Zaatcha est un village fortifié (Ksar), protégé par un fossé large et profond, situé au milieu d'une dense oasis de palmiers, entrecoupée de nombreux murets, de fourrés d'arbres et de jardins formant un dédale inextricable. Trop faible pour encercler la place, Herbillon décide de prendre la Zaouïa – petit regroupement de masures situés à quelques centaines de mètres du ksar, pour en faire une position de départ.

Le Général Emile **Herbillon** est né le 23/3/1794 à Chalons sur Marne. Il commence sa carrière militaire sous l'Empire et sert durant la campagne de France de 1814, puis à Waterloo où il est blessé d'une balle morte à l'épaule. Officier supérieur, il combat en Algérie à partir de 1838.

En 1846, il prend le commandement de la division de Constantine



Général Herbillion



2/ La prise de la Zaouïa et les premiers combats

Le 7/10/1849, le 5^e bataillon de chasseurs et le 3^e bataillon d'Afrique sont lancés sur la position du Zaouïa qu'ils conquièrent, mais la troupe enhardie, poursuit les Arabes dans la palmeraie et, assaillie par une nuée d'ennemis invisibles, doit reculer en désordre, perdant 25 tués et 67 blessés.

Le 5^e de chasseurs est commandé par l'Adjudant-Major Louis Duplessis



Louis Duplessis (1815-1878)

*"Malheureusement, les chasseurs qui avaient dépassé le village, encouragés par ce succès facile et entraînés par un brillant officier, d'un courage à tout oser, leur capitaine adjudant-major **Duplessis**, se jetèrent dans les jardins à la poursuite des Arabes. Aucun obstacle ne les arrêtait ; les premiers murs furent franchis bravement, mais chaque palmier, chaque pierre, cachait un ennemi redoutable, et ce n'était pas sans beaucoup de sang versé que l'on pouvait s'avancer dans ce labyrinthe. Bientôt les défenseurs de la ville vinrent se mêler aux Arabes qui se retiraient, et nos chasseurs que leur audace avait isolés, furent contraints à une retraite plus périlleuse encore que ne l'avait été l'attaque. On vit dans la lutte les femmes de Zatcha se mêler aux combattants et les exciter par des cris affreux. Plusieurs tenaient à la main des yatagans dont elles se servaient pour achever nos malheureux blessés que la vivacité des combats ne permettait pas d'enlever." (Le siège de Zatcha - Bocher - Le revue des deux mondes)*

Echaudé par ce revers sanglant, et conscient que pour une fois les Arabes résisteront sur place et sont prêts au siège, Herbillon décide de faire édifier une série de tranchées pour s'approcher de la position. Une première batterie est mise en place le 8 octobre, mais son bombardement reste sans effet sur les murs extérieurs du Ksar, comme en témoigne une reconnaissance du bataillon des tirailleurs indigènes, conduite par le commandant Bourbaki, et qui perd une cinquantaine d'hommes dans son approche de la place. Débute alors une période de deux semaines de construction patiente et pénibles de tranchées et de batteries, sous le commandement des officiers du génie. La progression est lente et difficile, sous le feu d'un ennemi audacieux et invisible qui cause de nombreuses pertes dans une série de coups de mains de nuit comme de jour.



Charles Denis Sauter BOURBAKI, (1816/1897)

*Le 9 octobre le colonel du génie Petit, chargé de la direction du siège, fut blessé mortellement au moment où il venait reconnaître l'emplacement d'une nouvelle batterie. Il était accompagné du capitaine **Cambriels** (5^e bataillon de chasseurs) et de M Séroka, l'officier adjoint au bureau arabe de Biskra.*

Le même balles qui frappa M Petit traversa le col de M Séroka et lui fit une grave blessure.

Dans la journée on désarticula le bras du malheureux colonel Petit dont le moral ne faiblit pas un instant. Il continua jusqu'à ses derniers moments à diriger de sa tente, où il était mourant, les travaux du siège, se faisant rendre compte de tout ce qu'il se passait et attendant, sans la craindre, cette mort glorieuse qui couronne si noblement la vie d'un soldat (Le Siège de Zaatcha - Bocher - revue des deux mondes).

Le système de tranchées se développe cependant et entoure progressivement les faces nord (attaques de droite), est (attaques du centre) et sud (attaques de gauche) du Ksar fortifié. Les troupes de l'artillerie et du génie s'y distinguent régulièrement et deux brèches sont pratiquées sur les fortifications.



Jean Baptiste Gustave Marchais de Laberge (1817/1892) Officier du génie commandement des tranchées du siège de gauche

Le 12 octobre, un renfort de 1500 hommes conduit par le colonel de Barral (38^e régiment d'infanterie) rejoint l'armée.

3/ L'assaut manqué du 20 octobre et la poursuite du siège

Après avoir reçu l'avis de ses officiers, Herbillon commande un assaut pour le 20 octobre. Mais en dépit de l'appui de l'artillerie et du courage des sapeurs et des hommes, elle échoue des deux côtés, les hommes ne parvenant pas à conserver les positions au-delà du fossé et sur les brèches des remparts. L'assaut coûte 45 tués et 145 blessés et surtout entame durablement le moral des français, peu habitués à cette résistance de l'ennemi qui reçoit régulièrement des renforts, la place n'étant pas encerclée.

Le siège se poursuit alors et les tranchées améliorées pour entourer encore plus le Ksar.

Le 25 octobre deux compagnies du 3e bataillon d'Afrique commandées par le capitaine **de Goldberg** ont pour mission d'abattre des palmiers dans l'Oasis. Les Arabes les attaquent avec fureur, mais ils ne réussissent pas à leur faire perdre un pouce de terrain, mais leur font éprouver des pertes sérieuses (1 caporal et 3 chasseurs sont tués, deux officiers et onze chasseurs blessés).



Philippe Roustan de Goldberg Capitaine adjudant major du 3e bataillon d'Afrique

4) Une troisième brèche est pratiquée au nord-ouest du Ksar.

Le corps expéditionnaire reçoit aussi de nouveaux renforts, le 8 novembre sous les ordres du colonel Canrobert (1200 hommes, deux bataillons de zouaves), puis le 15 novembre avec le Colonel de Lourmel (8^e bataillon de chasseurs, un bataillon du 8e RI et un bataillon du 51^e RI). Hélas ces renforts amènent aussi le choléra qui frappe durement l'armée.

Celle-ci doit aussi lutter contre un ennemi qui assaille ses lignes de communications, protégées par la cavalerie et les troupes de la Légion.

Le 17 novembre, les capitaines de la Légion **Bataille** et **Souville** qui ramènent un convoi de blessés à Batna sont attaqués par un parti de 1300 Arabes ; les légionnaires ne sont pas entamés et sauvent leurs camarades, en ne subissant qu'une perte de 2 tués et 7 blessés.

A la fin du siège, les deux bataillons ont perdu 85 tués et 175 blessés. Souville et Bataille sont cités.



Capitaine Souville



Capitaine Bataille

5) La prise du Ksar

Un nouvel assaut est fixé au 26 novembre au matin, par les trois brèches, en trois colonnes d'attaques de 800 hommes (conduites par de Barral, Canrobert et de Lourmel), appuyés par un détachement du génie de 40 sapeurs, pendant que Bourbaki et son bataillon indigène se chargent de l'investissement des abords ouest de la place. L'assaut est particulièrement violent, notamment à droite et à gauche.



A 9 heures, les rues, les places et les terrasses sont occupées par la troupe et les défenseurs, poursuivis à la baïonnette, débusqués des décombres, se réfugient dans

les maisons d'où ils font un feu meurtrier sur les assaillants. Pour les en déloger, il faut faire le siège de chacune d'entre elle. Les sapeurs du génie essaient de percer avec la pioche le mur épais et solide du rez-de-chaussée, afin de pouvoir y pénétrer ; mais à peine un trou est-il fait que des canons de fusils en sortent et tuent ceux qui sont en face. Il est donc difficile de chasser les Arabes de leur retraite, salles vastes et sombres, n'ayant d'entrée qu'une porte fort étroite et basse ; encore est-elle en partie murée. Cependant il faut en finir avec un ennemi aussi opiniâtre. C'est alors que l'on sent vivement l'intérêt des sacs de poudre, que les sapeurs avaient déposés tout préparés à côté des brèches. En un instant ils sont apportés et mis en œuvre. On entend alors que les détonations de mine ; on ne voit de tout côté que des maisons qui sautent ou s'écroulent et ensevelissent les malheureux qui s'y étaient retirés.

6) La repression française fut féroce ; les défenseurs du Ksar furent massacrés.

Les rues, les places, les maisons, les terrasses sont partout envahies. Des feux de pelotons couchent au sol tous les groupes d'Arabes que l'on rencontre. Tout ce qui reste debout dans ces groupes tombe immédiatement sous la baïonnette. Ce qui n'est pas atteint par le feu périt par le fer. Pas un seul des défenseurs de Zaatcha ne cherche son salut dans la fuite, pas un seul n'implore la pitié du vainqueur - tous succombent les armes à la main, en vendant chèrement leur vie et leurs bras ne cessent de combattre que lorsque la mort les a rendu immobiles. Ceux qui sont embusqués dans les maisons crénelées font sur nous un feu meurtrier qui ne s'éteint pas même lorsque ces maison sautent par la mine ou s'écroulent par le boulet.
(Bourseul - Souvenirs de la guerre d'Afrique)

Tout ce qui tenait encore debout dans le ksar et autour du ksar : mosquée, minarets, maisons, murailles, vergers , palmiers, acheva de disparaître. Tout fut rasé au niveau du sol.



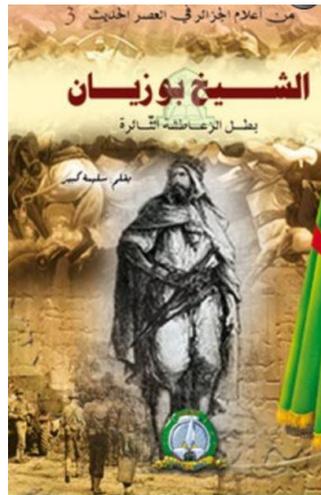
A midi tout est fini ...

Il ne reste que les vainqueurs et des ruines. A la tombée de la nuit on fait sauter

les mosquées et la zaouia.

C'est le commandant Lavarande avec les hommes du 2ème zouave qui appréhendent Bou-Zian, ses deux fils et le cheik Hadj Moussa avec leur famille. Informé, le général Herbillon ordonne « Faites le tuer » Les zouaves indigènes coupèrent les têtes de Bou-Zian, de son fils de 15 ans et de Hadji Moussa pour apporter le sanglant trophée au Général Herbillon.

Ces trophées seront exposés au marché de Biskra pendant plusieurs jours pour détruire la renommée d'invulnérabilité que s'était faite le marabout..



Bouziane

La terrible leçon de Zaatcha ne fut pas perdue, l'insurrection générale tomba subitement.

- Le choléra acheva l'œuvre de la guerre. Le fléau porta la désolation au milieu des tribus nomades. Certaines oasis perdirent jusqu'aux 3/4 de leurs habitants dans cette épidémie catastrophique.
- Zaatcha ne sera jamais reconstruit, seule une plaque sur la route Biskra Tolga indique : " Zaatcha 1849 ".



Le bilan de cette bataille fut très lourd

- - 1500 hommes dont 30 officiers
- - 600 morts du choléra
- Les zouaves, arrivés les derniers, perdirent 300 des leurs(1/4 effectif)
- Côté ennemi :
 - - dans Zaatcha : 800 morts
 - - sous les décombres 600 morts
 - Il faut ajouter à ces chiffres :
 - - les morts du choléra
 - - les morts évacués au fur et à mesure
 - - les morts pour le Djihad :
 - Seriana 200, Ourlal 150, Tolga 150.

*-Que devinrent les têtes détachées des corps des combattants algériens ?
Qui a eu l'idée de les conserver, pratique alors courante ?
Certaines sources indiquent, qu'elles furent transportées en France entre 1874 et 1880. Certaines d'elles aient été d'abord exposées à la Société d'anthropologie de Paris, puis transférées au Musée de l'homme. Elles y sont encore aujourd'hui.*

-En 2011, le gouvernement algérien a demandé au gouvernement français, leur restitution à l'Algérie (37 têtes)

-En février 2018, le président français Emmanuel Macron s'est dit "prêt" aujourd'hui à ce que Paris restitue les crânes d'insurgés algériens tués au XIXe siècle par l'armée française et conservés au Musée de l'Homme à Paris,

Souvenirs du Colonel Canrobert :



"Je peux ainsi atteindre sans combat le camp de Zaatcha. Il était temps. Le moral de l'armée était au plus bas. Les échec, la température, l'éloignement, le pays dénudé et triste, tout contribuait à faire naître le dégoût. L'arrivée des zouaves rendit la confiance, C'était le signal de la fin.

En effet, un nouvel assaut est aussitôt décidé. Il y a trois colonnes. Les colonels de Barral et de Lourmel commandent celles de gauche et du centre. Moi, celle de droite. Bourbaki battra la campagne pour empêcher les arabes du dehors de prêter main forte aux assaillants.

Il n'y a pas d'illusions à se faire : l'affaire serait chaude et terrible, un grand nombre d'entre nous y resterait.

De nos têtes de sape nous étions tout près des brèches. Elles étaient faites de décombres avec des inégalités inouïes, des pans de murailles à moitié éventrés qui menaçaient de s'écrouler, et des trous profonds. Des acrobates ou des coureurs habiles semblaient seuls pouvoir cheminer en pareil labyrinthe ; des caves et des silos que nos boulets et nos bombes avaient fouillés rendaient le sol mouvant. Partout des Arabes fanatisés, décidés à se faire tuer, pourvus de munitions, étaient prêts à nous cribler de coups de fusils à bout portant.

J'étais terriblement vieux le jour et le soir qui précédèrent l'assaut. Ceux qui prétendent n'avoir jamais eu la crainte de la mort... je ne les crois pas. Je fis mon testament. Je n'avais guère que mes armes, mes chevaux et mes équipages. Je léguai le tout aux fils du général Marbot ; c'étaient mes amis les plus dévoués et les plus tendres. Puis j'écrivis une longue lettre à l'un deux ; ça n'atténua pas la fatigue de mes yeux car l'ophtalmie gagnée dans les Aurès, aux environs de Batna, me faisait cruellement souffrir ce soir là.

Je m'occupai ensuite de la composition de la colonne d'assaut. Je désignai pour marcher avec moi les capitaines Bisson et Toussaint, les lieutenants Dechar et Rosetti ; derrière eux devaient venir 16 zouaves et soldats éprouvés, ils étaient commandés par un sergent du nom de Royer qui est maintenant colonel et commandeur de la légion d'honneur. La colonne d'assaut venait ensuite, composée des zouaves et du 5^e bataillon de chasseurs à pied (dont j'avais été le commandant).

Au lever du soleil, la colonne se masse dans la tranchée. On se forme selon l'ordre prescrit, tandis que, toutes dispositions prises, chacun attend le signal. Un zouave sort des rangs, sanglotant, pleurant, comme pris d'une attaque : « Je n'ai pas demandé à aller là, j'ai peur ! » Et le voilà gesticulant, courant dans les rangs. Tous autour de lui d'éclater de rire et de la chasser à coups de pied au ...

Enfin, le moment est arrivé !

A cet instant, je me souviens de Constantine ; je revois ma vie comme un panorama ; j'ai le sentiment que je vais peut être y rester. Mais, chassant cette idée, je me tourne vers la colonne et je crie : « Zouaves ! si aujourd'hui vous entendez sonner la retraite, rappelez vous que ce n'est pas pour nous ! » puis, tirant mon sabre et jetant au loin le fourreau, ainsi qu'un objet inutile et gênant en cette occasion, je m'élançai l'épée haute : « A moi zouaves ! »

Nous gravissons le brèche à quatre pattes, trébuchant, tombant, nous cramponnant. Une grande partie des miens est tuée, mais le reste, moi toujours à sa tête, nous débouchons dans la ville.

Là, que de ruelles, de maisons en ruines, d'obstacles ! Les coups de fusil partent de partout. Il faut fouiller chaque maison, chaque cave. Nous cheminons ainsi, perdant toujours du monde, mais passant à la baïonnette tout ce que nous rencontrons. De temps en temps, je me retourne, je regarde autour de moi. D'abord je ne vois plus ni Rosetti, ni Toussaint. Puis c'est Dechar qui tombe. Mais toujours à mon côté, le zouave Aubert tient toujours mon fanion tricolore. Je monte sur une terrasse, le fanion y est planté en même temps.

Nous arrivons au bout de la ville et nous nous trouvons en présence d'une habitation plus grande, plus solide que les autres. Un feu d'enfer part de chacune des fenêtres. C'est la maison de Bou Zian. En une minute, dix zouaves tombent tués ou blessés. On amène une pièce de canon pour attaquer cette forteresse. Les canonnières sont criblés de balles avant le premier coup de canon. Un sous officier du génie se dévoue pour aller placer un sac à poudre contre la muraille et y mettre le feu. Le mur s'écroule : cinq cent Arabes, les derniers défenseurs de Zaatcha sont là. Les zouaves impatients se précipitent par la brèche béante et toute fumante produite par l'explosion, sorte de trou noir, et tuent tout, malgré la fusillade. Bou Zian est pris le dernier. Sur l'ordre du général Herbillon, on le fusille. On retrouve le cadavre de son fils traversé de deux coups de baïonnettes. C'était un jeune homme d'une rare beauté dont les yeux avaient gardé dans la mort l'expression du désespoir.

La ville est prise, tous ses défenseurs sont morts. Combien nous a coûté cette conquête ? les

quatre officiers qui m'accompagnaient sont tués ou blessés. Sur les seize zouaves qui me suivaient, douze sont tombés. Je suis sain et sauf. Lorsque nous nous comptons, je me sens pris d'une tristesse intense et je demeure profondément abattu. Mes pauvres camarades, mes amis perdus à jamais ! C'est l'horreur de la guerre.

Je vais d'abord à la maison où l'on doit amener les blessés. Je m'assure qu'on fait l'impossible pour les soulager. Puis, épuisé moralement par la perte d'êtres auxquels je m'étais attaché, épuisé physiquement aussi, par tant d'émotions violentes, je rentre dans ma tente où mon ordonnance m'attend. Je trouve préparé mon modeste déjeuner ; je comptais le partager avec les quatre officiers, mes compagnons, et je suis seul. J'ai le cœur horriblement serré : je mange à peine ; je me couche à terre où je dors comme du plomb.

A mon réveil, je trouve devant ma tente, fixé à la baïonnette d'un fusil, la tête de Bou Zian. A la baguette pend celle de son fils ; à la deuxième capucine est celle de l'un des autres chefs insurgés. Avant de les exposer au camp aux yeux des Arabes, qui pourront constater que leur shérif et ses califes sont morts, les zouaves ont voulu me faire l'hommage de ce sanglant trophée. Je suis écœuré ; je me fâche à la vue de ces dépouilles dignes des barbares : « Que voulez vous ? m'objectent les zouaves ; ils se défendaient : il fallait bien les tuer si nous ne voulions pas qu'ils nous tuent.

Je suis obligé de me résigner à cet usage indispensable pour frapper l'esprit des populations toujours disposées à se soulever."

